



Pauvres, mais honnêtes, nous paraissons quand nous pouvons, et notamment le dimanche 4 septembre 2016



**Qui était vraiment Léon Rom,
pionnier de l'EIC ?
ou
"Le Mystère des crânes fleuris"**

L'idée de ce petit dossier m'est venue en lisant un texte de Mr A. Ergo, qui lui-même avait été surpris ce qu'un étudiant avait écrit au sujet du capitaine Léon Rom. Plutôt que «surpris », je crois même qu'il faudrait dire « estomaqué ».

J'ai alors, moi aussi, entrepris une relecture de son texte, en essayant de démêler le vrai du faux. Je pense qu'il sera facile au lecteur de s'y retrouver, mes interventions étant toujours écrites avec cette police-ci alors que celle-là est utilisée pour le texte de Mr. A. Ergo.

C'est, si l'on veut, du commentaire commenté, mais le sujet s'y prête puisqu'il s'agit, au fond, d'une histoire de manipulateur manipulé.

Intrigués ? Alors, bonne lecture !

Guy De Boeck

Qui était vraiment Léon Rom, pionnier de l'EIC ?



Un étudiant de l'Athénée de Dinant a réalisé un travail pour son professeur d'histoire dont le sujet se rapporte aux pionniers dinantais de l'État Indépendant du Congo. Quoique n'étant pas Dinantais, les pionniers Rom et Lothaire apparaissent dans l'ouvrage qui peut être consulté sur Google. Les sources du travail, renseignées par l'étudiant, proviennent uniquement de Wikipedia, c'est-à-dire en ce qui concerne la biographie de Léon Rom, des ouvrages de Hochschild (*King Leopold's Ghost*) et de Baffour Ankomah (*The butcher of Congo*), respectivement un journaliste et un éditorialiste de revue, anglo-saxons tous deux, le second étant ni plus ni moins que l'écho du premier. Ah ! J'oubliais, document essentiel : le dernier film sur Tarzan !

Pour expliquer cette dernière phrase, qui au premier abord laisse un peu éberlué, il faut se référer aux pages « cinéma » de la presse pour y découvrir ceci :

« Tarzan contre le roi des Belges¹ Cinéma / Le retour très surprenant du héros culte de Rice Burroughs. »

Vivant désormais dans son manoir anglais avec Jane Clayton, Lord Greystoke (Alexander Skarsgård) est invité par sa majesté Léopold II à visiter le Congo pour témoigner des bienfaits de la civilisation apportés à l'Afrique par le roi des Belges, propriétaire du bassin du Congo depuis la conférence de Berlin de 1886 (???)². Sauf qu'il y a un loup... Cette invitation est en fait un traquenard imaginé par le représentant de Léopold au Congo Léon Rom (Christoph Waltz). Pour renflouer les caisses vides du roi, l'infâme émissaire est bien décidé, en échange de somptueux diamants, à livrer Tarzan à son ennemi juré, le chef d'une tribu sauvage... Accompagné de Jane (Margot Robbie) et de George Washington Williams (Samuel L. Jackson), représentant du président américain, Greystoke retrouve son Afrique natale. Pour redevenir Tarzan ?

C'est peu dire que ce nouveau "Tarzan"³ surprend. En choisissant de reléguer au second plan l'histoire du bébé blanc élevé par des grands singes (traînée en flash-back), le film s'écarte de l'imagerie hollywoodienne populaire, pour renouer avec l'intention de départ d'Edgar Rice Burroughs quand il publie en 1912 le premier des 26 volumes consacrés à son personnage mythique. L'auteur anglais⁴ a en effet toujours dénoncé le sous-texte colonialiste des adaptations qui en ont été proposées au grand écran.

Et c'est bien la dénonciation de la colonisation belge qui est au cœur de ce nouveau "Tarzan" (le 47e !), qui convoque de façon surprenante des personnages historiques comme Léon Rom (qui aurait inspiré le fameux Kurtz d'"Au cœur des ténèbres" de Joseph Conrad) ou

¹ Article signé H. H. publié dans « La Libre » le mercredi 06 juillet 2016

² Nous supposons qu'il faut lire « 1885 ». S'il y en avait eu une seconde, ça se saurait !

³ Réalisation : David Yates. Scénario : Adam Cozad & Craig Brewer. Avec Alexander Skarsgård, Christoph Waltz, Margot Robbie, Samuel L. Jackson... 1 h 49.

⁴ Qui est en fait un Américain de Chicago...

George Washington Williams. De quoi donner un côté plutôt sérieux à cette relecture. Malgré ce sous-texte politique fort (où il est également question du génocide des Indiens d'Amérique), "La Légende de Tarzan" reste ceci dit le film à grand spectacle attendu, avec gorilles déchaînés, lions aux dents acérées, trains lancés à toute vapeur et bien entendu un héros qui se balance aux lianes.

A la barre de ce blockbuster, on retrouve un habitué du genre, David Yates, l'auteur des quatre derniers épisodes de la saga "Harry Potter" (et qui a terminé le tournage de son spin-off "Les Animaux fantastiques"). L'Anglais remplit parfaitement le contrat grâce à une mise en scène très efficace. Mais aussi à un humour qui colle parfaitement à la naïveté de l'univers daté de Rice Burroughs, jouant notamment avec les attentes du spectateur. Il faut ainsi attendre près d'une heure vingt pour entendre enfin Tarzan pousser son fameux cri.

Tous muscles dehors, c'est Alexander Skarsgård qui reprend le rôle de Tarzan, après Johnny Weissmuller, Lex Barker ou Christopher Lambert. Tout juste sorti de la série vampirique "True Blood" (auquel le film fait d'ailleurs un clin d'œil savoureux), le Suédois est plutôt à l'aise dans le rôle de l'ancien enfant sauvage. Fusil en mains, Samuel L. Jackson semble, lui, sortir d'un western de Tarantino. Tandis qu'à son habitude, Christoph Waltz ne fait pas dans la dentelle pour camper le cruel Léon Rom... »

Inutile de vous dire que Léon Rom n'a jamais été « Représentant spécial » de Léopold II en Angleterre, ou que George Washington Williams, décédé en 1891, n'a pas connu les « campagnes antiléopoldiennes » ni le « caoutchouc rouge » et que, s'il a écrit à Théodore Roosevelt pour dénoncer la brutalité avec laquelle on traitait les indigènes de l' EIC, il n'a jamais été « représentant » de ce président américain.

Visiblement, ce genre de détails, on n'en a rien à cirer à Hollywood !



Revenons à nos moutons, c'est-à-dire au texte de Mr. A Ergo.

Il existe trois façons d'agir sur l'esprit des autres : suggérer, persuader et convaincre, c'est-à-dire annexer quelqu'un à sa propre pensée, en lui faisant croire que celle-ci est fondée en raison. S'il n'existe pas de cloison étanche entre ces trois procédés, habilement, pour permettre à sa propre pensée de s'installer chez autrui, pour convaincre, Hoschschild va utiliser le roman *Heart of Darkness* de Joseph Conrad et identifier le personnage de Kurtz ...*qui a la réputation dans la région d'être un marchand d'esclaves, un meurtrier et un collectionneur de têtes qu'il place autour de sa maison...*comme Léon Rom, parce que Glave (un ex compagnon de Stanley dans l'AIC) de passage aux Stanley-Falls, poste que Rom dirige, y a décrit une telle situation.

L'inanité de ce raisonnement ne peut être démontrée que par la biographie détaillée de la vie professionnelle de Léon Rom telle qu'exposée par M. Coosemans dans *la Biographie coloniale belge*, au départ d'une fiche signalétique de l'époque relative à ce pionnier.⁵

Voilà sans conteste une excellente suggestion, que nous allons nous empresser de suivre. Et c'est d'autant plus excellent que, d'emblée, un détail nous frappe. La notice de Léon Rom figure à la page 822 du Tome II de la Biographie Coloniale Belge (BCB)

Précisons que la BCB ne se présente pas comme une encyclopédie, avec, par exemple, un volume I allant de A à C, un second de D à E et ainsi de suite. Chaque volume publie des notices étalées de A à Z. Cela rend la consultation de l'ensemble un peu compliquée, de sorte que l'Institut Royal des Sciences d'Outremer (ex-Institut Royal des Sciences coloniales) a prévu un moteur de recherche pour en faciliter la consultation

Le projet de compiler en un vaste dictionnaire biographique les notices existantes germa, nous disent ses auteurs, en 1941, sous l'occupation, époque qui laissait beaucoup de temps libre pour le travail intellectuel. Poursuivi jusqu'à la fin de la guerre et après celle-ci, ce travail de Bénédictin déboucha en 1948 sur la parution du Tome I. Le Tome II, où figure la notice de Léon Rom, parut en 1951.

Il me paraît évident que les rédacteurs de la BCB possédaient dès 1941 les notices, rédigées au fil du temps, de tous les pionniers, c'est-à-dire des expatriés ayant été au Congo entre 1877 et 1908⁶. Le

ROM (Léon-Auguste-Théophile), Capitaine-Commandant (Mons, 2.4.1860-Ixelles, 30.1.1924).

Il fit ses études à l'Athénée de Bruxelles. Le 6 octobre 1876, il s'engageait au régiment des carabiniers. Licencié le 31 décembre 1884, il entra comme comptable à la Maison Timmermans et De Brouwer, agents en douane à Bruxelles. Peu fait pour le travail de bureau, désireux de tenter comme bien d'autres Belges, la belle aventure des pionniers de l'œuvre congolaise qui se dessinait nettement depuis la Conférence de Berlin, Rom s'offrit à partir pour l'État Indépendant du Congo et fut admis comme agent d'administration de 3^e classe le 12 février 1886. Trois jours après, le 15, il s'embarquait à Rotterdam et arrivait à Matadi le 29, pour y prendre son service. Quatre mois plus tard, le 27 juillet 1886, il était désigné provisoirement pour Boma. Les connaissances acquises au cours de son emploi comme agent des douanes, en Belgique, le désignèrent à l'attention de ses chefs, quand, le 12 octobre 1886, il s'agit de nommer un vérificateur des droits de sortie à Matadi : Rom obtint la place et arriva à Matadi le 7 novembre. Son travail consciencieux lui valut bientôt de l'avancement; il fit fonction de commissaire de district de Matadi et, en qualité d'officier de l'état-civil, procéda au premier mariage de Blancs au Congo (Mr. Darling et Miss Emma Seed), en janvier 1887. En février 1888, il était huissier près le tribunal de 1^{re} instance du Bas-Congo. Le 27 octobre 1888, il était nommé commis de 1^{re} classe.

Son terme achevé, il s'embarqua à Boma sur le *Landana*, le 16 décembre, et rentra en Belgique le 14 février 1889. Il se rembarqua à Anvers, sur l'*Africa*, le 2 juillet 1889. A son arrivée à Boma, au début d'août, il fut appelé à exercer intérimairement les fonctions de Commissaire de district de Banana et nommé en septembre juge suppléant au tribunal de 1^{re} instance du Bas-Congo, siégeant à Banana. Nommé sous-lieutenant de la Force publique, il devint, le 24 janvier 1890, chef de station de Léopoldville (27 mars 1890).

⁵ Tous les pionniers de l'EIC ont une fiche signalétique conservée à la bibliothèque du Ministère des Affaires étrangères à Bruxelles.

⁶ On appelle pionniers tous les expatriés ayant été au Congo entre 1877 et 1908 soit un total d'environ 12.000. Le nombre de pionniers présents au Congo en même temps, est très variable suivant les époques, ainsi, en 1885 à la naissance de l'Etat Indépendant du Congo, ils sont à peine 250 en majorité Anglo-Saxons. Au début de la construction du chemin de fer, ils sont 740, à la fin de cette construction 1650 et en 1908 à la fin de l'EIC ils sont 2.943, pour deux tiers de nationalité belge. Il est bon de rappeler ici que la superficie du Congo égale 5 fois la superficie de la France.

Les 12.000 pionniers étaient de 19 nationalités différentes; 1500 sont morts au Congo souvent de maladie (88%) au cours de leur premier séjour; leur âge moyen était de 31 ans. Pratiquement le même nombre a été renvoyé malade dans leur pays pour y décéder très tôt. Les militaires représentent 43 % du total des expatriés, ils sont utilisés à des tâches administratives ou pour chasser les Arabisés esclavagistes (60% des officiers sont des officiers d'Académie, Ecole Royale Militaire). Il faut préciser qu'il y eut très peu d'assassinats dans ce pays où pourtant les poisons de chasse étaient très courants; les causes de mortalité hors maladies sont dues, pour une part égale, à des accidents de travail et à des combats.

Par ordre d'importance numérique, les pionniers étaient : des militaires, des missionnaires, des administratifs, du personnel technique (mécaniciens, monteurs), des agents de sociétés, des ingénieurs, des scientifiques, avocats et magistrats, des médecins et des pharmaciens, des agronomes.

Désigné pour l'expédition du Lomami-Sankuru, en octobre 1890, il partit à bord du steamer *Ville de Verriers*, pour Lusambo, qu'il atteignit le 31 octobre. En novembre, avec le capitaine Descamps, il entreprenait contre les Bakwa une expédition qui se termina avec succès. L'année suivante, il était désigné pour Luluabourg et y arrivait le 27 novembre 1891, en qualité de lieutenant de la Force publique. En compagnie du Commissaire de district Liénart, du sous-lieutenant Brison et des sergents Doorme et Simaf, Rom partit en expédition contre le chef Kalamba, qui leur fit sa soumission. Le capitaine Descamps, en reconnaissance de l'aide précieuse que Rom avait fournie à ses chefs, lui remit le commandement du district du Kasai. Il y avait beaucoup à faire dans cette région, où l'esclavage et l'anthropophagie sévissaient de façon générale. En mai 1892, Rom entreprit une action contre le grand chef kanioka Musementé, dont la réputation d'esclavagiste était notoire; il le battit dans une rencontre fameuse et le remplaça par le chef Kanda-Kanda, qui s'était rallié à l'Etat. Profitant de sa présence dans la région pour pousser jusqu'au village de Katakò, nyampara de Gongo Lutete, et qui, lui aussi, était grand chasseur d'hommes, il le repoussa sur la rive droite du Lubilash.

Dans le but de rejoindre les troupes de Dhanis, qui opéraient contre Gongo Lutete aux environs de Batubenge, Rom poussa vers le Nord et arriva aux chutes de Tchiala, chef indigène arabisé peu favorable aux Blancs. En effet, huit des auxiliaires de Rom, porteurs d'un courrier, furent massacrés par les gens de Tchiala. On dut donc arrêter la marche en avant pour régler la palabre avec Tchiala, tandis que Dhanis remportait sur Gongo une victoire décisive.

En juillet 1892, Rom rentrait d'expédition. En août, il remettait le commandement du district du Kasai au lieutenant Brasseur. Chargé de ramener le corps du comte Ernest d'Urzel (décédé à Luluabourg le 7 janvier 1892) par voie de terre jusqu'à Luebo, de là à Léopoldville, via Manyanga, Isangila et Matadi, il réussit à gagner le terme de son voyage malgré la défection plusieurs fois répétée de ses porteurs. Il arriva à Boma le 20 janvier 1893 et s'y embarqua sur le *Lulu Bohlen* le 26 février, pour rentrer en Europe en juin. Pendant sa période de congé, il fut reçu membre de la Société d'Entomologie de Belgique.

Il commença un troisième terme en qualité de Commissaire de district du Kasai, le 6 juillet 1893. Le 17 juillet, parti de Lisbonne, il arrivait à Boma le 16 août. Désigné pour les Falls, le 21 août, avec résidence à Kirundu,

Rom fut chargé, le 12 novembre 1893, de conduire, en compagnie du lieutenant Van Lint, jusqu'à Kasongo, une colonne de renfort, deux canons Krupp, avec affûts et caisses de munitions, à destination du commandant Dhanis, qui opérait contre Rumaliza, le grand sultan arabe d'Udjiji, trafiquant d'esclaves.

Rom et Van Lint arrivèrent à Kasongo après seize jours de navigation (28 novembre), avec le renfort au complet; ils avaient effectué un parcours de cent lieues, luttant jour et nuit contre le courant, essayant tornades sur tornades, dans une région où régnait contre eux une sourde hostilité. Une partie de ces forces fut envoyée à Bena Musua, à de Wouters d'Oplinter, qui y surveillait les mouvements de Rumaliza. Le 26 novembre, en effet, le chef arabe avait traversé la Lulindi et marchait sur Kasongo. Le 28 décembre, de Wouters s'attaqua au boma de Rumaliza, mais l'assaut se révéla inefficace; Rom fut désigné pour tenter l'attaque d'une des faces de la forteresse. Après vingt minutes de combat, il fut obligé de se retirer, laissant derrière lui des tués et des prisonniers.

Le 3 janvier 1894, Lothaire amenait à Bena Musua un contingent de 200 Bangala qu'il conduisit le 9 janvier à de Wouters à Bena Kalunga, tandis que Gillain, Van Lint, Collignon et Rom, avec 180 soldats, se rendaient à Bena Bwesé pour tenir en respect les bomas d'avant-garde. Le 10 janvier, Dhanis passa l'inspection des positions. Le 12, il décidait l'attaque du grand boma, Doorme, Hambursin et Henry en furent chargés. Le 14, Rom partit en reconnaissance vers le boma, et dans la forêt rejoignit de Wouters et Lothaire. Hambursin amena le canon et le mit en batterie devant le boma, mais le guidon était perdu. Rom en tailla un en bois; la machine put fonctionner et vers 10 heures la pièce fut pointée. Le premier obus défonça l'habitation de Rumaliza et y mit le feu. A la faveur de l'incendie, Doorme, Henry, de Wouters foncèrent sur le boma, qui fut emporté. Les Arabes, pris de panique, s'enfuirent, laissant sur place beaucoup de tués. Le 16, le deuxième boma, bloqué par les troupes de Dhanis et Lothaire, fut pris également. Restaient les bomas d'avant-garde, commandés par Bwana Mzé et Munié Kibwana. Gillain, Rom, Augustin et Van Lint en furent chargés. Le chef arabe Bwana Mzé, ayant appris la chute des deux autres bomas, envoya un parlementaire à Gillain, lui demandant qu'un Blanc vint traiter des conditions de paix. Rom s'offrit; il partit, escorté d'un interprète et sans armes. Il devait rencontrer le parlementaire ennemi à mi-chemin entre le camp et le boma; de cet

endroit, Rom voyait les troupes arabes derrière les remparts, leurs fusils prêts à tirer. Un émissaire du chef vint l'inviter à entrer dans la forteresse, le Sultan lui faisant remettre son Coran comme sauf-conduit. Malgré les craintes de l'interprète, qui flairait une embuscade, Rom pénétra courageusement dans le boma; après deux heures de négociations, il en sortit emportant un drapeau arabe comme preuve de soumission de l'ennemi.

Le lendemain, 17 janvier, Bwana Mzé et Munié Kibwana remirent à Gillain tous leurs fusils, leurs munitions, leurs soldats. Grâce au courage de Rom, il n'y eut donc pas d'effusion de sang.

Quatre jours après, Rom était nommé chef de station de Kasongo (22 janvier 1894). Le 26 avril suivant, Lothaire lui confiait le commandement des Falls et le nommait adjoint au commandant de la zone arabe. Il acheva son terme avec le grade de capitaine-commandant (1^{er} novembre 1895) et se dirigea sur Boma, où il arriva le 13 avril 1896, pour s'y embarquer sur l'*Édouard Bohlen*, le 14 mai, et rentrer en Europe.

Il fit encore plusieurs séjours en Afrique pour le compte de sociétés commerciales: en 1898-1900, comme directeur de la Société La Kasaienne; en 1901-1902, à la Compagnie du Kasai; en 1907-1908, à la même société, comme inspecteur général, puis comme directeur en Afrique, à Dima.

En 1910, il était chargé de l'organisation et de l'installation de l'exposition de cette compagnie à Tervueren, puis en 1911 à Charleroi et à Anvers.

Il mourut à Ixelles le 30 janvier 1924.

Disons encore que Rom a prêté sa collaboration au *Manuel du Voyageur en Afrique*; qu'il était un collectionneur avisé (Musées de l'Armée et du Congo à Tervueren).

Certains ont prétendu que le poste de la Romée devait son nom à Rom; nous croyons qu'il n'en est pas ainsi. Le poste agricole de Romée, qui se trouvait sur la rive droite du fleuve (et qui fut levé en 1906-1907), était à peu près en face d'un village d'arabisés du même nom, emprunté à celui d'un ruisseau qui, à cet endroit, se jette dans le Lualaba, village très important au moment de la campagne arabe et attaqué en 1893 par Chaltin. Un camp d'instruction y fut établi à proximité et subsista jusqu'en 1896-1897. Rom ne prit aucune part au combat de La Romée, livré par Fivé, Henry et Chaltin.

Rom était chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre du Lion, médaillé de la Campagne arabe, et décoré de l'Étoile de Service à trois raies.

21 novembre 1948.
M. Coosemans.

A nos héros coloniaux morts pour la civilisation, pp. 146, 148, 225. — *Tribune congolaise*, 15 février 1924, p. 2. — S. L. Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897, pp. 128, 130, 136, 151. — L. Lejeune, *Viens Congo*, 1930, pp. 108, 117. — A. Chapaux, *Le Congo, Rouss*, Bruxelles, 1894, pp. 478, 624. — Chalux, *Un an au Congo*, Bruxelles, 1925, p. 570. — *Bull. Fédérans col.*, juin 1946, pp. 3-5.

rédacteur de la notice, Mr. Coosemans, ne cite d'ailleurs, à propos de Rom, que des sources qui remontent, au plus, à 1946. Le texte concernant Léon Rom a-t-il été publié après les autres parce qu'il pourrait faire problème ?

Léon Rom est né à Mons le 2 avril 1860 mais c'est à l'Athénée, à Bruxelles, qu'il fera des moyennes inférieures (ordinary level anglais) jusqu'en 1876. Un niveau d'études plus que raisonnable dans un pays où l'instruction n'est pas obligatoire à l'époque. *Les Anglais traduisent cela par « poorly educated » alors que c'est en fait le même niveau d'éducation que ceux de Morel et de Casement.*

Il est nécessaire de souligner que dans les populations locales, l'espérance de vie d'un homme était de 42 ans et celle d'une femme de 38 ans. (Note rédigée par Mr. A. Ergo, pour son blog)

« Les Anglais »... Cela fait du monde ! Si j'ai bien compris l'intention de l'auteur, il nous laisse entendre que les Anglo-Saxons (car Hochschild est américain, Casement, irlandais et Morel est un britannique à racines françaises) seraient tous persuadés que la criminalité est réservée à des brutes sans éducation, incultes et sans doute un peu « bas de plafond ». Où a-t-il trouvé chez les intéressés ce genre d'opinions, passablement primaires même pour la fin du XIX^e siècle ? Il ne nous le dit pas, et c'est bien dommage.

À 16 ans et demi (8/10/1876) il s'engage au régiment des carabiniers qu'il quittera à l'âge de 24 ans, 8 années plus tard, pour entrer comme comptable dans la maison d'import-export et d'Agence de douanes De Brouwer à Bruxelles. C'est la fin de sa carrière administrative belge.

Le 12 février 1886, il est engagé par l'EIC comme agent d'administration de 3e classe, le 15/2 il s'embarque à Rotterdam pour Matadi où il prend son service. Le 27 juillet il est détaché à Boma où ses connaissances acquises à la Maison De Brouwer vont lui permettre de devenir vérificateur des droits de sortie, au poste de Matadi. Il est nommé commis de 1ère classe fin octobre 1888 juste avant la fin de son premier terme et de sa rentrée en Belgique le 14/2/1889.

De retour au Congo à Boma au début du mois d'août il est appelé à occuper les fonctions intérimaires de commissaire de district à Banana où il est nommé en septembre juge suppléant au tribunal de première instance du Bas Congo.

Il est alors promu sous-lieutenant de la Force publique et, à ce titre, devient chef de station à Léopoldville le 27 mars 1890.

(Ici, on s'écarte de la notice BCB pour aborder l'épisode d'une possible rencontre avec Jozef Conrad).

Dans cette fonction il rencontre tous les Européens de passage et plus que probablement Conrad engagé par la SAB comme capitaine de steamer. *Conrad et Harou seront froidement reçus à Léopoldville par le directeur de la SAB (Delcommune) car ils ont mis près d'un mois pour rejoindre le Stanley-Pool par le chemin des caravanes alors que le voyage se fait généralement en 15 jours. Le bateau qu'ils doivent prendre et qui les attend, étant souhaité rapidement au Stanley-Falls pour évacuer un Européen gravement malade. Conrad ne verra pas grand-chose du Haut-Congo, il est sur le bateau toute la journée et ne met pied à terre qu'à 18 heures pour repartir le lendemain à 6 heures. Il ne restera qu'une nuit aux Stanley-Falls et repartira le lendemain, avec le malade qui mourra pendant le voyage. Lorsque le capitaine du bateau sera malade à son tour, Conrad prendra le commandement pour rejoindre Léopoldville. Dans ce poste il contractera une vilaine dysenterie, sera soigné à Léopoldville par le médecin missionnaire Sims et transféré au Bas Congo plus que probablement en tipoye sur ordre et organisation du chef de poste Rom qui est toujours en activité à Léopoldville jusqu'en octobre 1890.*

C'est la fin de la carrière administrative de Rom dans l'EIC et le commencement de sa carrière militaire

C'est à cette date que Rom reçoit son ordre de marche pour l'expédition Lomami-Sankuru et qu'il part pour Lusambo qu'il atteindra fin octobre.

(C'est là que l'auteur renoue le fil avec la BCB pour le récit des actes de Léon Rom durant la Campagne Arabe. Il me paraît inutile de contraindre le lecteur à une seconde lecture du même texte).

Il nous est en effet loisible de supposer que Conrad a eu affaire aux services administratifs où travaillait Rom et - pourquoi pas ? - à Rom lui-même. Conrad était pressé à l'arrivée, et malade sur le chemin du retour. Il paraît fort douteux que, sur l'un ou l'autre trajet, il ait pris des notes ou pu observer grand-chose. En tous cas, la rencontre des deux hommes est une pure hypothèse, assez inutile.

La raison de cette obstination à chercher la rencontre Rom / Conrad réside dans une erreur qui n'est pas chez A. Ergo, mais chez A. Hochschild qui la partage d'ailleurs avec nombre de gens, car elle semble largement répandue dans le monde anglophone. Cette erreur consiste à compter Conrad au nombre des « dénonciateurs de la colonisation léopoldienne », **une chose que l'écrivain lui-même n'a jamais voulue, qu'il a même explicitement niée**

Quand Teodor Korzeniowski, c'est-à-dire, en littérature, le futur Joseph Conrad, quitte le Congo, malade, c'est sans esprit de retour. De son passage sur le fleuve, il tirera un livre-culte. *Heart of Darkness*, plutôt qu'une dénonciation, est un chef d'œuvre littéraire dont le cadre est l'atrocité léopoldienne. Cependant, comme Conrad en a conçu l'idée en travaillant au Congo, il entre d'une certaine façon dans la catégorie des employés de l'EIC qui se retournèrent contre l'Etat. Les atrocités, chez lui, sont plus un thème littéraire que l'objet d'une campagne d'opinion visant à les abolir. Par contre, il écrivit un « best seller » à propos du Congo. Et de ce fait, il toucha un public très large, beaucoup plus sans doute que les pamphlets des humanitaires, et contribua notablement à la formation d'une image négative du Congo léopoldien.

Heart of Darkness, le chef d'œuvre de Conrad, n'est donc ni un pamphlet à la façon de la CRA, ni un témoignage. Et si ce livre ne l'est pas, c'est sans aucun doute parce que l'écrivain lui-même a voulu qu'il en soit ainsi. *Heart of Darkness* n'est pas une description du Congo qui viserait à dénoncer la colonisation de Léopold II ; c'est un roman dont l'action se passe au Congo parce que le Congo léopoldien est une terre d'horreur et d'épouvante. Mais cette action ne se situe qu'anecdotiquement dans un pays précis, parce qu'elle n'est pas politique, mais morale ou métaphysique. Elle concerne les profondeurs obscures de l'âme humaine, auxquelles le contexte de colonisation brutale sert de révélateur. Ce genre de récit se développe au mieux dans un contexte de crise qui est souvent une guerre, mais peut-être aussi une catastrophe, une épidémie... Conrad a choisi la colonisation léopoldienne comme représentant elle aussi une calamité de ce genre. Ce choix est d'une certaine manière, un témoignage, mais il est indirect.

Comme les artistes ne sont pas des êtres immatériels et que les écrivains cherchent à vivre de leurs écrits, on peut toujours penser qu'ils exercent leur art en tenant compte de « ce qui se vend bien » et cherchent à « surfer » sur la vague d'intérêt d'un sujet qui passionne le public à un moment donné. Le livre, œuvre d'art, est aussi un produit industriel dans lequel l'art et le commerce se rencontrent. La plume à la main, on fait de « l'art pour l'art », mais en librairie on cherche le « best seller ». Pour ce faire, il faut être à même de percevoir, dans le public, les vagues d'émotion susceptibles d'avoir une certaine durée. (Car un livre ne s'écrit pas en un jour).

En ce qui concerne les campagnes britanniques contre l'EIC, il est possible de les délimiter assez précisément dans le temps. Avant 1900, il n'y a que quelques protestations, surtout de missionnaires, assez isolées et sans grand retentissement. La « nouvelle politique économique » de Léopold II, à laquelle est liée le « caoutchouc rouge » est mise en vigueur à partir de 1892, mais il faut du temps pour la mettre en place et les nouvelles ne vont pas vite. Et, à ce moment-là, pour ce qui est des « actualités » de l'EIC, les trompettes de la « défaite des esclavagistes » et de la « victoire sur les Arabes » couvrent largement tout le reste. Ce n'est qu'en 1900 que le Foreign Office s'inquiètera du nombre croissant de plaintes qui lui parviennent et envisagera d'ouvrir un consulat à Boma. Le consul fut Sir Roger Casement. La *Congo Reform Association* a été fondée en mars 1904 par le Dr. Henry Grattan Guinness,

Edmund Dene Morel et Roger Casement. Elle s'est dissoute en 1912, considérant qu'elle avait atteint ses objectifs. Entre temps, en effet, le Congo avait été repris par la Belgique en 1908 et, ce qui est peut-être plus déterminant, la période de très hauts cours du caoutchouc avait pris fin vers 1910.

L'œuvre maîtresse de Conrad étant parue en feuilleton en 1899 et dans sa forme définitive, en livre, en 1902, le fait que la campagne, qui battait alors son plein, était de nature à en favoriser la vente, n'a sans doute échappé ni à son auteur ni – peut-être même surtout – à son éditeur. Mais il faut remarquer aussi que, si le voyage de Marlowe ressemble à celui de Korzeniowski, l'histoire se déroule dans un Congo assez vague et que Conrad, qui est surtout soucieux de la géographie intérieure de la nature humaine, sous toutes les latitudes et en tout temps, ne multiplie pas les allusions au Grand Méchant, « *King Leopold* », qui auraient sans doute attiré la faveur d'un public « chauffé » par la propagande de la CRA.

Les écrits de Conrad qui pourraient être considérés comme un témoignage sur le Congo léopoldien, ceux où il parle de son expérience sans la regarder à travers le prisme de la fiction, n'ont pas été publiés à l'époque où les polémiques faisaient rage. Il s'agit de certains passages de sa correspondance et du bref journal qui servira de base à son roman. En voici quelques extraits :

«3 juillet, avons croisé un officier de l'État indépendant en tournée d'inspection, quelques minutes plus tard, avons vu à un campement le cadavre d'un Bakongo. Abattu à coup de fusil ? Odeur épouvantable.»

«4 juillet. A 9h.30, place du marché. Vu un autre cadavre gisant au bord du sentier dans une attitude de repos méditatif»

« 29 juillet. Sur la piste, aujourd'hui, sommes passé devant un squelette attaché à un poteau. Avons vu aussi la tombe d'un blanc. Pas de nom. Un simple amas de pierres en forme de croix ».

«1er août. Querelle entre les porteurs et un soi-disant fonctionnaire à propos d'un tapis. Pluie de coups de bâtons. Me suis interposé. Un peu plus tard, le chef est arrivé avec un garçon de 13 ans environ blessé par balle dans la tête.»

Début octobre 1890, Conrad écrit une longue lettre à une cousine demeurant à Bruxelles et qui avait contribué à son engagement: *« Décidément je regrette d'être venu ici. Je le regrette même amèrement. (...) Tout m'est antipathique ici. Les hommes et les choses, mais surtout les hommes. Et moi je leur suis antipathique aussi. (...) Le directeur est un vulgaire marchand d'ivoire à instincts sordides qui s'imagine être un commerçant tandis qu'il n'est qu'une espèce de boutiquier africain.»*

On peut dire, tout au plus, que le témoignage fragmentaire de Conrad converge avec tous les autres. Mais il est exclu que cela ait joué le moindre rôle dans les polémiques de l'époque, puisqu'à cette époque, précisément, il ne les publia pas.

Et *Heart of Darkness* ? Faut-il considérer ce livre comme un témoignage ? Non, si l'on entend par là la relation de faits réels auxquels le témoin a assisté. Il s'agit d'un roman, d'une œuvre de fiction, dont même Conrad n'a jamais pu voir les péripéties que dans son imagination. Oui, si on utilise le mot dans le sens qu'il a lorsqu'on dit par exemple que Balzac a été un « témoin de son époque ». Si les événements de *Heart of Darkness* sont fictifs, le petit monde de la navigation fluviale durant la colonisation léopoldienne qui en est le cadre est décrit d'après nature et certains événements de la courte « carrière dans l'EIC » de l'écrivain ont inspiré le roman.

Atteint de malaria et dysenterie, Conrad rejoignit l'Europe début 1891 sans avoir réellement commandé de navire sur le fleuve Congo, il rompit alors son contrat avec la Société. Devenu écrivain, il se souviendra toujours avec horreur de son aventure en Afrique, lieu où il ne vit que cupidité, rapacité et mort, il n'hésita pas à qualifier Bruxelles de sépulcre blanchi

dont les pompeux bâtiments ont été bâti sur les cadavres de milliers de congolais. Ultérieurement, Conrad, se remémorant le manifeste de l'Association internationale pour l'exploration et la civilisation en Afrique fondée en 1884 par « *Sa majesté le Roi des Belges dans le but de promouvoir la civilisation et le commerce en Afrique ainsi que dans d'autres buts humanitaires et philanthropiques* », écrivit en décembre 1903 à son ami R.B. Cunninghame Graham⁷ qu'il souhaitait « *oublier les méfaits des conquistadores modernes. Leurs exploits pèsent déjà bien assez lourd sur toutes les consciences, non pas comme le réveil d'instincts humains oubliés mais comme celui d'une bête énorme et monstrueuse. Léopold est leur Pizarro et Thys leur Cortez. Ils recrutent leurs « lanciers » sur les trottoirs de Bruxelles et d'Anvers, parmi les souteneurs, les sous-offs, les maquereaux, les petites frappes et les ratés de tout bord !* ».

Un an avant sa mort en 1924, il évoquait encore Stanleyville comme « *le souvenir d'une publicité sensationnelle dans un journal et l'abominable connaissance de la plus vile soif de butin qui ait jamais défigurée l'histoire de la conscience humaine et de l'exploration géographique* ».

C'est bien plus tard que la presse anglaise décrira « *le jardin de Léon Rom, commandant aux Stanley Falls en 1895, qui avait ceint un parterre de fleurs de vingt et un crânes d'Africains* ». Or, c'est dans les jours suivant la révélation de ce fait macabre dans deux publications britanniques, que Joseph Conrad entreprend la rédaction de *Heart of Darkness*.

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant ? En décembre 1903, dans une lettre à un ami et militant de la "noble croisade" contre les exactions au Congo, Conrad invoque "*des choses que j'ai essayé d'oublier ; des choses que je n'ai jamais vues*". Il est vrai qu'il a fallu quatorze ans, de 1890 à 1904, pour que les gains du " caoutchouc rouge" centuplent. Et c'est seulement au tournant du siècle que la possession de Léopold II est devenue la colonie la plus rentable d'Afrique.

C'est à cela que s'arrête l'aspect « dénonciation »⁸ de l'œuvre de Conrad. Il est à la fois indifférent et réaliste, en ce qui concerne le sort des indigènes. *Au cœur des ténèbres* a été publié, en 1899, sous le titre *The Heart of Darkness*, comme un feuilleton en trois épisodes dans une revue britannique, *Blackwood's Magazine*. Quand, en 1902, Joseph Conrad fait paraître le roman, il retire de l'intitulé l'article défini. Il a pris le temps de la réflexion. Bien que la campagne contre les atrocités au Congo batte alors son plein, l'auteur renonce à désigner un lieu

⁷ Robert Bontine Cunninghame Graham (Londres, 1852 –Buenos Aires, 1936) était un homme politique, écrivain, journaliste et aventurier écossais.

En dépit de ses origines sociales et de sa fortune personnelle, il rejoignit le camp travailliste et se présenta aux élections nationales de 1886 avec un programme radical comportant, entre autres propositions, la suppression de la chambre des Lords, l'instauration du suffrage universel, d'amples nationalisations, l'application de la journée de huit heures, et la mise en place d'un gouvernement autonome en Écosse ; élu à la chambre des Communes, il devint ainsi, quoique tout d'abord sous l'étiquette libérale, le premier parlementaire britannique socialiste de l'Histoire. Son franc-parler à la Chambre lui attirera plusieurs suspensions, et son engagement direct aux côtés d'ouvriers en lutte lui vaudra même un séjour en prison.

Œuvrant par ailleurs pour une plus grande autonomie de son Écosse natale, dans le centre de laquelle il possédait de vastes domaines, il fonda ensuite (et fut le premier à présider) le Parti travailliste écossais (1888-1893), cofonda également le Parti national d'Écosse en 1928, et fut désigné, déjà fort âgé, premier président du Parti national écossais en 1934, bien qu'il ne parvint plus à se faire réélire. Il consacra les dernières décennies de sa vie à rédiger et publier de nombreux ouvrages — biographies, nouvelles, esquisses littéraires, essais, et aussi récits de voyage relatant les périples qu'il avait accomplis dans ses jeunes années notamment en Afrique du Nord et en Amérique latine.

⁸ Et donc Adam Hochschild, par exemple, a tort d'en faire un des dénonciateurs de Léopold II. Il a mélangé des souvenirs personnels avec des faits dénoncés, par d'autres, dans les journaux. Son but était littéraire, non polémique. Au moment où Conrad est passé au Congo, la « nouvelle politique économique », dont fait partie l'exploitation à outrance des terres domaniales, n'avait pas encore commencé.

précis comme le trou noir du monde. *Heart of Darkness* explore la géographie intérieure de la nature humaine, sous toutes les latitudes, de tout temps. "Le civilisé est violé par la brousse, mais le viol est une révélation", y lit-on. Et de Kurtz, il est dit que "le milieu sauvage lui avait murmuré sur lui-même des choses qu'il ne savait pas", que ce murmure avait trouvé "en lui un bruyant écho parce qu'il était creux au centre". L'abomination tire sa force d'un effet de miroir: Marlow est ce que Kurtz a peut-être été, avant; Kurtz, ce que Marlow aurait pu devenir à sa place... Franchie la porte de l'ombre, chacun de nous entame son voyage en amont du fleuve qui est une descente en soi. Le cœur des ténèbres n'est pas une sauvagerie ambiante, mais le moi sauvage qui s'y installe. C'est de la métaphysique à prétexte exotique bien plus que de l'indignation !

Heart of Darkness de Joseph Conrad est le texte fondateur d'une tradition littéraire sur la violence coloniale au Congo, l'ouvrage qui a créé une rhétorique de longue durée à propos de l'Afrique dont les métaphores sont toujours présentes dans des œuvres journalistiques et littéraires jusqu'à aujourd'hui. Il n'est sans doute pas indifférent que ce soit une histoire située dans le Congo léopoldien, qui ait servi de base au scénario de « *Apocalypse Now* » ! Kurtz devient le prototype du colonisateur cupide, fou et sadique suite à un complexe de supériorité et le narrateur Marlowe représente le témoin impuissant de la terreur coloniale dans une machinerie dont il fait aussi partie, malgré lui. Vu sa densité psychologique et rhétorique, *Heart of Darkness*, reste en même temps un ouvrage singulier en ce qui concerne sa qualité littéraire à l'intérieur du champ de la littérature coloniale. Celle-ci fonctionne souvent avec des schémas beaucoup plus simplistes.

S'inscrivant dans la ligne tracée par Conrad, une large gamme de littérature populaire concernant les atrocités congolaises fut produite en Europe et aux États-Unis entre 1900 et 1910, et le motif trouve encore des échos bien au-delà de cette époque.

Tout cela relève de l'histoire de la littérature, non de l'Histoire tout court et il ne faut pas y chercher un témoignage de Conrad. Ceux de ses écrits qui pourraient passer pour tels n'ont pas été publiés à l'époque, ou même, comme un autre récit de fiction situé dans un cadre « congolais » « *An Outpost of Progress* », sont passés inaperçus.

« *Heart of Darkness* » est une création littéraire à laquelle on a fait, contre l'avis même de son auteur, une réputation de « témoignage réaliste ». Hochschild n'est ni le premier, ni le seul à s'y être trompé. C'est tout ce que l'on peut en dire.

Léon Rom participe donc à la Campagne Arabe et s'y distingue. Lors de la reddition de Rumliza, il pose, en acceptant d'aller parlementer sans armes et sans escorte, il pose un acte de courage qui a sans doute sauvé bien des vies. Si bien qu'il sera promu au grade de capitaine-commandant, le grade le plus élevé à la Force publique à l'époque.



AN ARAB OF TANGANYIKA (RUMALIZA)

Mais au terme de son congé, son contrat avec l'EIC ne sera pas reconduit.

Il y a une explication à cela : la plupart des officiers de la campagne anti-esclavagiste ont atteint, au mérite, des grades importants qui grèvent le budget de la Force publique. En ne renouvelant pas leurs contrats, les officiers de l'armée belge retournent à leur ancien grade au régiment, les sous-officiers de l'armée belge officiers de la Force publique retournent à leur grade de sous-officier, mais ceux-ci, pour la plupart,

démissionnent et Rom, qui était civil, retourne à la vie civile.

Le profil des nouveaux officiers nécessaires à la Force publique change avec la nouvelle situation.

Cette période marque la fin de la carrière militaire de Rom au Congo.

Le profil de ces anciens officiers de la Force publique intéresse les nouvelles compagnies qui se créent au terme de la construction du chemin de fer et celui de Rom en particulier (9 ans d'Afrique dans différentes régions, connaissance des langues, de l'administration, etc.). On demande son concours pour être le directeur en Afrique de La Kassaienne, société anonyme belge créée à Bruxelles en janvier 1898 avec, pour objet, l'exploitation des produits du Congo. En 1900, la Kassaienne est sollicitée pour former, avec 13 de ses concurrentes, la Compagnie du Kasai laquelle utilisera Rom comme inspecteur général puis Directeur à Dima en 1908, date à laquelle il rentre définitivement en Belgique après 17 années de présence en Afrique.

Jusqu'en 1911, sa connaissance du Congo sera précieuse dans la préparation et l'installation d'expositions consacrées à l'Afrique à Tervueren, à Charleroi et à Anvers.

Rom est décédé après la première guerre mondiale, à Ixelles, fin janvier 1924.

Il faut revenir sur l'assertion de Hochschild dans *King Leopold's Ghost* qui trouve et souligne des similitudes entre la personne de Rom et le personnage de Kurtz dans le roman *Hearth of Darkness* de Conrad. Il est probable que Conrad puisait dans les articles de Dèclé, de Glove et plus tard de Morel dans la presse britannique les profils de certains personnages de son roman et même certaines descriptions ou situations, puisqu'il n'avait presque rien vu du Haut Congo.

Que Kurtz dessine, qu'il soit entomologiste ou botaniste amateur, c'est une des occupations libres de la plupart des pionniers, la photographie, à cause des négatifs sur verre, est peu courante à l'époque. Lorsque Conrad effectue son voyage, l'expédition Stanley vers Equatoria pour délivrer Emin Pacha vient de se terminer, l'assassinat de Berthelot est encore présent dans la presse et dans les esprits et les accusations graves contre James S. Jameson et ses dessins sont d'actualité⁹. Il est beaucoup plus probable que Conrad utilise ces faits, contemporains de son voyage, de manière romancée dans ses écrits, d'autant plus qu'ils se passent dans la même région (Aruwimi).

Mais Hochschild s'entête dans sa démonstration il cite le petit livre *Le nègre du Congo* écrit par Rom en 1899 qu'il a lu manifestement dans sa traduction anglaise (1901). Il prend également comme preuve la description de la maison occupée par Rom, description faite par Glave dans ses écrits datés de 1895 lors de son passage aux Stanley-Falls, description reprise également par le Gouverneur Wahis dans une lettre à Bruxelles ; il faut des motifs pour ne pas renouveler les contrats. La maison choisie par Rom est, à coup sûr, la plus habitable de l'endroit, c'est-à-dire probablement celle du chef des Arabisés et son décor extérieur importe

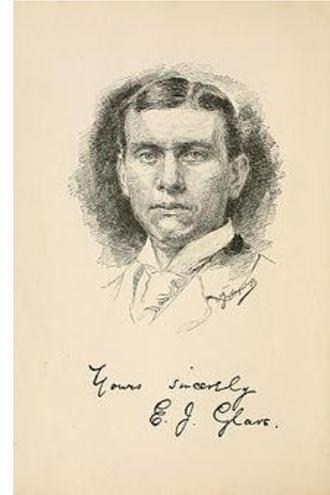
⁹ L'horrible affaire Jameson, se réfère aux allégations prétendant que le mercenaire et colonisateur au service de Léopold II, James S. Jameson, héritier de l'empire des distilleries de whiskey Jameson, aurait acquis une fillette esclave à la seule fin de la voir dévorée par des anthropophages. Ces accusations furent portées en 1890, deux ans après les faits présumés. On ne saura jamais si James S. Jameson s'est vraiment rendu coupable du crime monstrueux dont il fut accusé ou s'il fut victime d'une cabale ourdie par son interprète (Cette dernière version a les préférences de la BCB, sans que les raisons en soient clairement perceptibles). Le fait-est que Jameson ait pris le temps de dessiner, en six aquarelles, le martyr de l'enfant qu'il acheta et qui fut tuée et dévorée sous ses yeux, ne plaide pas en sa faveur.

peu aux yeux d'un officier de la campagne contre les esclavagistes qui a vécu des situations bien plus extrêmes et bien plus dramatiques. Il suffit de lire l'excellent livre (*The Fall of the Congo Arabs 1897*) du docteur Hinde pour en être convaincu.

Nous aurons à reparler de ces « nouveaux officiers pour de nouvelles circonstances » et de la fin de carrière de Rom.

Cependant, afin de ne pas tout mélanger finissons-en d'abord avec cette affaire de 1895 et de la « maison aux crânes fleuris ».

Il semble bien, en effet, qu'Edward James Glave, un voyageur, linguiste, journaliste et dessinateur, ayant travaillé pour l'AIC et ami de Stanley, avec qui il correspondit beaucoup, et qui mourut en 1895 à Matadi, soit à l'origine de ce texte récurrent sur « *le jardin de Léon Rom, commandant aux Stanley Falls en 1895, qui avait ceint un parterre de fleurs de vingt et un crânes d'Africains* » ou du moins, ce qui n'est pas la même chose, qu'on lui ait assez régulièrement attribué cette anecdote lorsqu'on la citait.



Puisque Mister Glave il y a, qui est donc cet Edward James Glave ? Nous voulons dire : qui est-il, non en tant que personne, mais en tant que témoin concernant l' EIC ? Quelle est sa valeur, mesurée à cette aune-là ?

Glave est admis comme un témoin sérieux, non seulement par les adversaires de l'œuvre léopoldienne, mais aussi par ses admirateurs. (Un fait qui est plutôt rare !) Dans la notice qui lui est consacrée dans la BCB¹⁰, on admet qu'il a formulé des critiques, mais « sans tomber dans l'excès ».

Parlant du livre « *Civilisation in Congoland* » de H.R. Fox-Bourne, Secrétaire de l'*Aborigines Protection Society*, Marcus Dorman, un Britannique favorable à l'œuvre léopoldienne, écrit ceci en 1905 :

«L'auteur n'a pas parcouru le pays lui-même, mais se fie principalement aux preuves fournies par feu Mr Glaves, qui a été fonctionnaire au service de l'Association Internationale du Congo, et de feu Viktor Sjöblom qui fut Missionnaire suédois au Congo. On ne peut dire que ce livre soit une lecture bien gaie, car en fait c'est avant tout une liste des crimes qui ont été commis dans le passé.»¹¹

Seulement, voilà : la même notice de la BCB nous apprend deux choses : >Glave prenait toujours ses notes au jour le jour et il a été absent du Congo d 23 avril 1886 à septembre 1893 , où il y revient par Moliro (Sud du lac Tanganyika). Il parcourt alors la partie Est du pays par le chemin des écoliers en notant ses observations. Il atteint Léopoldville le 12 mars 1895 et Matadi en avril. Là, il tomba malade et mourut.

Mais Léon Rom n'a été nommé commandant aux Stanley Falls (avec accès à ce

¹⁰ Elle a été rédigée en 1948 par le même Mr. Coosemans, et figure au Tome I, page 415. Elle est reproduite ci-après dans ces pages.

¹¹ The author has not travelled in the country himself, but relies chiefly upon the evidence of the late Mr. Edward Glave, at one time an official of the Congo International Association, and of the late Mr. Sjöblom who was a Swedish Missionary in the Congo. The book is not cheerful reading, for indeed it is chiefly a record of crimes which have been committed in the past.

délicieux jardinet) qu'en novembre 1895, et dut bientôt redescendre à Boma, où il arriva le 13 avril 1896. Il n'occupa donc la « maison aux crânes fleuris » que plus de six mois après la mort de Glave. Celui-ci a pu rencontrer Rom en 1895 ; il a pu aussi voir la maison et le jardin. Mais il est exclu qu'il ait vu « *le jardin de Léon Rom, commandant aux Stanley Falls* », puisqu'au moment de la promotion de l'officier, il était déjà mort.

Admettons encore, pour la bonne bouche, que quelque honorable gentleman a vu ces crânes et ce parterre de fleurs en 1895. Sans tomber dans le mauvais goût, il faut tout de même remarquer qu'à la Belle Epoque, l'usage de « têtes de mort », vraies ou fausses, n'était pas rare dans la décoration. A l'époque victorienne, on jouait volontiers aux fossoyeurs de Hamlet. Il est vrai qu'il s'agit là de décoration intérieure. En architecture de jardin, c'est moins usité.

Admettons encore qu'il ait vu ce jardin, en 1895, à un moment où Rom habitait la maison dont il dépendait. Cela signifie que Glave – ou une autre personne dont il aura rapporté les paroles – l'a vu en novembre ou en décembre. Peu de temps après, il sera déplacé. Il n'a donc passé, tout au plus, que quatre mois dans cette maison. Quand on passe aussi peu de temps dans une maison, on change peut être quelques meubles. On ne redessine pas tout son jardin, On ne court pas la brousse à chercher des squelettes ... Et l'on a encore moins le temps d'organiser le massacre de 21 personnes pour s'emparer ensuite de leur crâne à des fins « décoratives ».

415

GLAVE (*Edward-James*), Agent de l'État Indépendant du Congo [Rippon (Yorkshire), 13.9.1863 - Matadi, 12.5.1895].

Après avoir terminé ses études à l'école primaire, il embrassa la carrière commerciale dans son pays, à Londres, attaché aux maisons Jepperton et C^e, puis Devos et C^e. Dans ses moments de loisir, il s'appliquait au dessin et à l'étude des langues africaines, kiswahili et kibangi, car il était désireux d'entrer au service de l'État Indépendant du Congo, aux côtés de Stanley, à qui il fut recommandé par un commerçant de Londres, M. Burgart, chez qui il était entré comme commis, en avril 1880. Le 1^{er} mai 1883, il fut engagé en qualité d'adjoind à l'État Indépendant et s'embarqua à Liverpool, à bord du *Volta*, le 2 mai. Arrivé à Vivi, le 12 juin, il se mit à la disposition de Stanley, qu'il rejoignit au Pool le 20 juillet 1883. Stanley l'emmena à Lukolela, où il le chargea de la rude tâche d'édifier une station dans la forêt, sur un sol ferrugineux, d'une dureté exceptionnelle. Sans se laisser décourager, le jeune Glave se mit à l'œuvre et la mena à bonne fin. Il y établit d'excellentes relations avec les indigènes. Glave resta deux ans à Lukolela; le premier au Congo il découvrit des caféiers sauvages. Le 1^{er} juillet 1885, il était invité à se rendre à Bolobo, pour y attendre les ordres de l'Administrateur général, qui, le 2 novembre, le nomma chef de poste de Bolobo. Il y resta encore un mois; en effet, le 1^{er} décembre il passait à la direction de la station de l'Équateur. Stanley appréciait hautement sa conscience dans le travail, son inflexible volonté de faire le plus possible en un temps donné, son amour de l'action et l'intérêt absorbant qu'il y mettait. Le 23 avril 1886, son terme achevé, Glave descendit à Boma et s'y embarqua à bord du *Kinsembo*, pour rentrer à Liverpool, le 10 juin (1886). En 1887, il repartait pour le service de la Sanford Exploration Expedition. Il fit une tournée en Amérique, deux voyages en Alaska.

Retré en Angleterre en 1889, il repartit pour l'Afrique en 1893, cette fois en pionnier indépendant, désireux de constater ce qui avait été fait au Congo au cours des dernières années. Après avoir passé presque un an au Nyassaland et en Rhodésie, il atteignit, en

septembre 1894, la pointe méridionale du Tanganika; à Mollro, en octobre, il nota longuement les résultats de ses études au cours de son voyage. Il parcourut tout le Maniema (Kasongo, Nyangwe, Riba-Riba, Kabambere), regagna Matadi par Basoko, Bumba, Coquilhatville, Lukolela, Bolobo, effectuant ainsi la traversée de l'Afrique d'Est en Ouest, et atteignit Léopoldville le 12 mars 1895, Matadi fin avril. A Matadi, il tomba sérieusement malade; jusqu'au 12 mai, date de sa mort, il y fut soigné par M. et M^{me} Lawson Forfeitt, de l'American Baptist Missionary Union.

Glave nous a laissé des comptes rendus très intéressants sur la traite en Afrique, notamment : « La traite africaine entre indigènes » [*Mouv. géog.*, VII (1890), pp. 88-89]; « Six years of adventures in Congoland » (London, 1893); « Von Tanganika zum Kongo » [*Globus*, LXX AA (1897), pp. 278-285].

Dans son journal, tenu jour par jour, de manière à n'y noter que des impressions fraîches, Glave juge en général de façon favorable les tentatives de l'État pour mettre fin à l'esclavage. « Ses assertions, écrit Fox Bourne, dans « *Civilisation in Congoland* », sont marquées au coin de la sincérité et de l'impartialité. C'est un témoignage de grande valeur se rapportant à un territoire très étendu. » Disons cependant que, parfois, Glave se met du côté de ceux qui prétendent que l'État avait quelquefois recours au travail forcé parmi les Noirs, sans cependant verser dans l'erreur de beaucoup qui n'y voyaient qu'une forme déguisée de l'esclavage.

Glave était porteur de l'Étoile de Service depuis le 30 juin 1889.

26 juillet 1948.
M. Coosemans.

A. J. Wauters, *L'E.I.C.*, Bruxelles, 1895, p. 345. — A ses *Héros coloniaux*, pp. 31, 48, 91. — P. Katoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1915, t. 1, p. 328. — G. Bauer, *Léopold le Mal-aimé*, Paris, 1935, p. 293. — A. Ohajaux, *Le Congo*, Bruxelles, Rozen, 1934, pp. 34, 97. — H. B. Fox Bourne, *Civilisation in Congoland*, Westminster, 1903, pp. 121, 179, 199. — H. M. Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 404, 463, 545. — Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1893, t. 1, pp. 78, 79. — E. D. Morel, *Rubber, Unwin*, London, 1907, p. 46. — *Mouvement géographique*, 1881, p. 140; 1887, p. 430; 1890, p. 806; 1895, p. 249. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 231-233. — M. De Jonghe, *Bibliographie personnelle*.

Il suffit de comparer la notice de Glave (ci-dessus) avec celle de Rom, pour se rendre compte de l'impossibilité de leur rencontre en 1895 dans la fameuse maison.

Compte tenu des dates du décès de Glave, de celles de son passage dans l'Est du Congo, et de la brièveté du passage de Rom dans les fonctions qui lui donnaient droit au « meilleur cantonnement disponible » la chose est impossible et l'attribution à Glave de cette information ne peut que résulter d'une confusion. Peu importe qui a fait cette confusion, quand et même s'il s'agit d'une innocente erreur ou d'une basse manœuvre. La rencontre Glave – Rom de 1895 à cet endroit se heurte à la plus impossible des impossibilités : la mort.

Mais cette information, largement utilisée dans les écrits sur cette période, tire sa crédibilité avant tout du fait que Glave est admis comme un témoin sérieux, non seulement par les adversaires de l'œuvre léopoldienne, mais aussi par ses admirateurs. De ce fait, son témoignage pèse bien plus lourd que celui de Trucmuche ou de Tartempion, fussent-ils Britanniques ! Et puisque Glave n'a pu écrire ce qu'on lui prête, la présence de Rom dans cette demeure décorée avec un goût si spécial dégringole du rang de « témoignage digne de foi » à celui de « on dit », proféré par « l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours ».

Or, cette information prêtant à confusion (puisque même le GG Wahis s'y est trompé, et il n'était tout de même pas un disciple de Morel !) et qui ne tire son caractère probant que du nom de Glave qui ne peut l'avoir donnée, est la raison essentielle pour laquelle le nom de Rom est entourée d'une auréole sinistre. Il est clair que l'homme qui décore sa demeure de fragments de squelette doit être un sadique invétéré. On y a vu Rom, donc c'est un sadique de cette veine ! Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Que savons-nous réellement de Rom, en tenant bien sûr compte de ce qu'il s'agit d'un officier en temps de guerre. Ce n'était évidemment pas un militant de la non-violence. Sans doute, comme tout officier, il ordonna parfois la manière forte, mais sans abus notoire, même s'il s'en produisit sous ses ordres car il était souvent impossible de contrôler l'opération des troupes. En une occasion au moins (la reddition du « boma » de Rumaliza,) il exposa sa propre vie pendant plusieurs heures par ce qu'il préférait les approches ouvertes et diplomatiques avec les populations récemment conquises ou encore à conquérir. Que demander de plus à un officier en temps de guerre ?

Mr. A. Ergo affirme « Si Rom avait fait le quart des choses reprochées par Hochschild, il aurait été traduit en justice comme le furent Fievez et Lothaire, et surtout, il n'aurait pas pu retourner dans l'EIC, même dans une compagnie privée ».

Il est permis de ne prendre cette affirmation que *cum grano salis*. Les Puissances coloniales ont toujours fait grand bruit autour du fait qu'elles poursuivaient en justice les auteurs d'exactions contre les Noirs. Elles passaient sous silence le fait que les peines prononcées étaient ridiculement faibles étant donné la gravité de faits à juger (homicides, détentions arbitraires, incendies volontaires, tortures ou traitements inhumains et dégradants). De plus, les condamnés ne purgeaient jamais l'entièreté de cette peine déjà trop légère, bénéficiant de remises, grâces, etc... Mais ce n'était pas là un fait spécifique à l'EIC de Léopold II, qui se trouvait en la matière en belle et nombreuse compagnie. Faut-il rappeler que dans l'affaire Gaud-Toqué, avoir fait exploser un Noir à la dynamite ne valut, au tribunal de Brazzaville, qu'une peine de cinq ans, ramenée à deux, au grand dam des Blancs de la colonie selon lesquels c'était encore trop.

Faut-il voir dans le fait que le contrat de Léon Rom ne fut pas renouvelé en 1895 une façon de se débarrasser d'un « indésirable » ? Si oui, cela donnerait quelque consistance à sa

réputation sinistre. Après tout, l'Administration de l'EIC a pu avoir connaissance de choses horribles que nous ne savons pas !

Deux raisons militent en faveur du « non ».

D'abord, l'EIC attirait les militaires en leur offrant d'office, dans la FP, un galon de plus qu'ils n'en avaient chez eux. C'est pourquoi, à propos du même homme, on trouve en Belgique des monuments tantôt au « Sergent De Bruyne », tantôt au « Lieutenant » du même nom. C'est, dans un cas, le grade belge, dans l'autre, le grade congolais. Mais si De Bruyne avait survécu et était revenu en Belgique, il se serait retrouvé Sergent comme devant. Pire, on a vu, au cours de la « révolte des Batetela » et dans un moment critique, se produire des incidents très « caserne et culotte de peau », parce que certains officiers refusaient l'autorité du capitaine Doorme « *qui n'était pas officier en Belgique* ».

Il faut quand même bien admettre aussi que l'aventure exotique, même dans des fonctions civiles, avait tout pour plaire à Rom ou à d'autres jeunes gens n'ayant sans cela devant eux que la monotonie de la vie de caserne ou la banalité étroite de la vie civile dans un pays guindé et tout morne de respectabilité bourgeoise. « *Dans toutes les villes, même la capitale, la vie bourgeoise se trouvait réglée par des habitudes immuables, rythmées par le balancier de l'horloge : déjeuner à midi, café et tartines à quatre heures, dîner à huit heures: pour les hommes, la lecture du journal, la pipe, le cabaret, les discussions politiques. Jamais un livre. Deux ou trois soirées par an à la Monnaie¹² et un concert suffisaient à satisfaire le besoin de loisir. Les officiers suivaient la même ligne tirée au cordeau, mais en restant entre eux. A Bruxelles, ils fréquentaient des cafés choisis comme Les Trois Suisses. En province, le cabaret le mieux tenu, où parfois siégeait une société civile et militaire juxtaposant sans les mêler officiers en tenue et bourgeois solennels* »¹³.

D'autre part, divers signes montrent qu'à cette époque l'EIC procédait à une sorte de « purge » ou de « grande lessive » parce que le profil des nouveaux officiers nécessaires à la Force publique changeait avec la nouvelle situation. Une opération qui ne pouvait pas s'opérer en la criant sur les toits, puisqu'il s'agissait, ni plus ni moins, que de se débarrasser des héros de la Campagne Arabe, que l'EIC et la Belgique avaient portés aux nues peu auparavant. On brûlait ce qu'on avait adoré, mais dans la discrétion.

Le Congo des années 1890 était livré à plusieurs puissances concurrentes : l'EIC, les pénétrations esclavagistes (non seulement « arabes », mais aussi portugaises), les appétits anglais pas toujours imaginaires et la concupiscence des Français...

Dans la pratique, l'État captura pour son compte la dynamique des bandes armées et les bouleversements qu'elles introduisaient au sein des sociétés de « frontière ». Là où ces influences se rencontraient et s'affrontaient, toute une série d'acteurs, représentant en principe des maîtres fort lointains (Léopold II, le sultan de Zanzibar ou celui d'Ujiji...), agissaient en réalité de manière fort indépendante. C'est évident pour les « tonga », comme Gongo Lutete ou Mpania Mutombo. Mais ce l'est également pour les officiers blancs qui seront les vedettes de la « campagne arabe », les Dhanis, Lothaire, Doorme... et Rom. Plus tard on dira d'eux qu'ils « avaient pris les mœurs arabes » qu'ils étaient censés combattre. On aurait tort de croire que cela n'a qu'un sens graveleux ... Cela concerne aussi le recrutement de leurs hommes, certaines formes de clientélisme, etc... Le procédé prouva son efficacité aux mains de quelques officiers imaginatifs et décidés, mais il fut aussi difficilement conciliable avec l'image éclairée, anti-esclavagiste, que cherchait à se donner l'État. Suivant l'observation désabusée de Paul Le

¹² L'Opéra de Bruxelles

¹³ Gal. Emile Wanty, *La vie militaire en Belgique au siècle dernier*.

Marinel¹⁴, les officiers de l'école «anti-arabe», les Dhanis, Lothaire, Michaux, artisans de la politique offensive de 1892, s'étaient en réalité métamorphosés en «néo-Arabs», chacun agissant à sa mode, comme autant de petits rois. *«Ah ! Que ces victoires sur les Arabes nous coûtent cher ! Elles ont détruit l'œuvre utile de l'ennemi, sans faire disparaître l'action malfaisante de cet ennemi, elles ont détruit l'admirable discipline des nôtres, en leur permettant d'adopter les mœurs de l'adversaire !»* Dans les souvenirs qu'il livra quelques années plus tard, Le Marinel¹⁵ se montra fort discret, mais il garda un silence éloquent sur Dhanis, alors officiellement consacré comme héros des campagnes anti-esclavagistes, consécration qui était, en grande partie, une sorte de compensation pour sa disgrâce imméritée après les affaires des Baoni.¹⁶

Les uns comme les autres agissent en pratique en « seigneurs de la guerre », c'est-à-dire comme les châtelains pillards du X^e siècle. Et, pris dans cette logique, des Missionnaires firent de même, dans des circonstances où il leur paraissait que le « style Templier » était une manière valable de défendre le Christianisme. Et il fallut ensuite de vingt à trente ans pour plier le régime d'arbitraire et d'exactions qui s'ensuivit aux normes d'un État colonial « moderne ».

Car il ne faut pas se dissimuler que ces méthodes, qui nous paraissent fort loin de la douceur évangélique, ont donné certains résultats, que ces résultats ont été fièrement publiés et que certains belges y ont vu orgueilleusement la preuve que la fibre de Godefroid de Bouillon était encore vivace ! Voici ce qu'écrivit, à propos du Père Cambier (qu'il traite d'ailleurs parfois de « nouveau Templier »),

Jean-Luc Vellut, professeur à l'UCL et donc peu suspect d'anticléricalisme écrit : *« Le domaine de Mikalai renvoyait en réalité deux images. D'abord, celle qui était projetée vers le monde extérieur (supérieurs religieux, peuple chrétien de Belgique, etc.), une image qui était d'ailleurs sans aucun doute en grande partie intégrée dans la conscience des religieux et des chrétiens sur place. Dans cette perspective, la mission apparaissait comme une ruche d'activité et un îlot de prospérité: plantations vivrières, corps de métier, marchés, véritable mise en pratique des théories du «développement intégré» auquel les « experts » de la fin du XX^e siècle devaient consacrer tant de savantes considérations... Notons ici que, dès les premières années, la mission produisit des boissons alcoolisées, une liqueur, la Flobecquoise, mais aussi de la bière produite à partir d'une transformation de bières locales. ...*

« Sur le territoire même de la mission, l'apprentissage incluait des exercices de piété multiples et intensément vécus. L'image que renvoyait cette fondation dans les chrétientés attiédies d'Europe avait en effet de quoi rappeler aux Fidèles les exigences de la vie chrétienne traditionnelle: jeûne durant le carême, offices suivis avec régularité, chemins de croix, dévotions nombreuses. C'est l'époque où les Africains font connaissance avec l'architecture néogothique et avec la nostalgie des pères pour le Moyen Age tel qu'ils l'imaginaient. L'Afrique d'alors fait aussi connaissance avec l'art sulpicien, et même avec les grottes de Lourdes, soigneusement reconstituées dans les jardins des missions¹⁷ ...

« Cette vision des choses cherchait certes à conforter en Europe les courants conservateurs, antimodernistes, d'ailleurs encore affirmés par Léon XIII dans les années qui suivirent « Rerum Novarum ». La réalité que présentait la mission de Mikalai était toutefois plus complexe et, cette fois, c'est une autre réalité, plus secrète, moins consciente, à laquelle nous n'avons accès que par des documents épars, par des incidents, révélés parfois bien après les faits, notamment par les enquêtes qui furent menées à Mikalai en 1912-1913, ou enfin par le témoignage des

¹⁴ P. LE MARINEL, p.324; et encore, pp.325, 327. (Ces notes n'étaient pas destinées à être publiées).

¹⁵ « *La découverte et l'occupation des régions du Kasai, du Luba et du Katanga* », Mouvement géographique, 28 janvier 1906, cols.37-42)

¹⁶ Dhanis était à la tête de l'expédition qui se révolta en 1897.

¹⁷ Souvent, comme c'était d'ailleurs le cas pour Cambier, le « concurrent » le plus voisin de la Mission catholique était une mission protestante. D'où une tendance à insister sur le culte de Marie, qui distingue les deux confessions.

réformateurs qui prirent en mains la mission du Kasai à partir du départ de Cambier. Ces sources diversifiées nous révèlent un territoire davantage soumis à l'influence ambiante que ce que laissaient supposer les correspondances ou les publications des acteurs coloniaux, religieux ou laïcs, toujours soucieux de manifester leur parfait contrôle de la situation et, surtout, manifestant une conscience aiguë de leur couleur de peau. Etre blanc dans le Congo des années 1890-1910, c'est occuper un rang qu'il convient de tenir et de faire respecter. Cambier n'y manqua jamais.¹⁸

« Et cependant, la pratique était bien différente de ce que la théorie proclamait bien haut. Ce n'est pas impunément en effet qu'une poignée d'Européens vivaient presque immergés dans une masse africaine omniprésente, envahissant l'ensemble de la vie quotidienne de la mission. Dans cette situation de confrontation, chacun adoptait de nouveaux comportements et des convictions venues d'ailleurs, mais il procédait de manière sélective, en s'efforçant de faire coexister le neuf et l'acquis avec ses propres conceptions. Il en résultait la constitution d'un espace qui finalement était « transculturel »¹⁹

La « croisade contre l'esclavagisme » avait bien servi le Roi. Sur le plan intérieur, elle l'avait débarrassé d'une colonisation concurrente. Sur le plan extérieur, la nécessité de financer une guerre atténua nettement les risques d'une « nouvelle politique » qui ne concordait guère avec les exigences de l'Acte de Berlin.

La « campagne arabe » ne fut cependant en rien décidée par Léopold II, qui n'eut pas à engager les grandes dépenses militaires dont il avait été question surtout pour justifier les libertés prises avec l'Acte de Berlin. Tippu-Tipp avait pris sa retraite en 1890, et ses successeurs n'eurent ni son habileté, ni ses connaissances. Ils cherchèrent l'affrontement avec l'EIC, et furent battu, en grande partie à cause de l'appui que les faibles troupes coloniales reçurent de « tonga » retournés, comme Ngongo Leteta et Mpanya Mutombo.

Dhanis, le « vainqueur des Arabes » fut couvert d'honneur, avant de connaître à son tour la disgrâce. La chance avait permis à Léopold II de paraître tenir sa promesse, alors qu'il n'eut en fait aucune part dans les événements ! L'occasion était trop belle pour qu'on la perdît. On en fit une épopée. Dans le livre du Vicomte Charles Terlinden intitulé « *Histoire Militaire des Belges* », paru en 1931, on peut lire ces lignes noblement grandiloquentes: « *La campagne antiesclavagiste fut une véritable guerre coloniale où, de 1891 à 1894, une poignée de chefs blancs, aidés de troupes indigènes peu nombreuses et d'auxiliaires dépourvus de valeur militaire²⁰, luttèrent sur trois théâtres différents contre des forces redoutables ...*

« C'est au cours de cette campagne que se place l'épisode sublime du sergent De Bruyne, captif de Sefu et envoyé par celui-ci pour parlementer avec les Belges. Déçu dans son espoir de paix, Sefu fit périr dans d'affreux supplices le brave petit sergent, dont la conduite rivalise avec les plus beaux exemples qu'aient enregistrés les annales de l'humanité. ... (C'est exact, même si la grandiloquence du passage est écœurante). « Les officiers belges avaient participé à cette campagne comme à une nouvelle croisade ». (Voilà le leitmotiv, le thème de fond ; Dhanis après Godefroid de Bouillon, la croisade est décidément une spécialité belge !).

« Obéissant au plus noble idéal, ils avaient, avec enthousiasme, bravé les plus grands périls et supporté toutes les privations, toutes les souffrances. Leur valeur, leur sens de la guerre et l'habileté de leurs conceptions stratégiques leur avaient permis, en dix-neuf mois, de briser la

¹⁸ Interviewé en 1938, il déclara toutefois que le moment était venu de faciliter les mariages entre Blancs et Noirs (« *Une heure avec le Roi du Kasai* », dans Le Moustique, 28 août 1938). Note de JL Vellut.

¹⁹ VELLUT, Jean-Luc : « *Eméri Cambier (1865-1943), fondateur de la mission du Kasai La production d'un missionnaire de légende* » in IMAGES DE L'AFRIQUE ET DU CONGO/ZAIRE, 1993, pp. 53, 54

²⁰ Les « auxiliaires dépourvus de valeur », à savoir les hommes de Ngongo-Leteta gagnèrent au minimum deux batailles essentielles à Chige et Nyangwe, de l'aveu même de Dhanis !

puissance formidable des Arabes, d'affranchir la partie orientale du Congo d'une domination odieuse et faire disparaître de la face du monde le honteux fléau de l'esclavage. »

Un beau succès médiatique, vraiment !

Il n'est pas rare que les héros, même les plus encensés par le pouvoir, soient pris en grippe par celui-ci. Parfois, il est vrai, parce que les « héros », un peu trop persuadés qu'on leur doit tout, deviennent lassants ou trop exigeant, ils tombent en disgrâce. Mais le plus souvent, ils se font jeter parce que l'on n'a plus besoin d'eux. La politique est sans pitié et les Rois sont ingrats.

C'est surtout à propos de Dhanis que l'on a parlé de « l'ingratitude de Léopold II ». Celui-ci n'a jamais pardonné à Dhanis d'avoir joué au Tranchemontagne, assurant que son prestige de « vainqueur des Arabes » lui permettrait de mener une expédition gigantesque contre les Mahdistes au Soudan. Ses soldats se mutinèrent et Dhanis subit de sérieux revers, mais Léopold II en partage la responsabilité. Il a accepté de tout jouer sur le prestige et le charisme de Dhanis, mais ne lui a pas accordé les pouvoirs qu'il lui fallait, en particulier ne l'a pas autorisé à choisir lui-même ses officiers.

Mais se débarrasser de gens qui, la veille, étaient de glorieux héros, est un exercice qui ne va pas sans précautions. Il fallait leur chercher quelques poux dans. On se rappela alors opportunément que Dhanis avait pour surnom « Fimbo Mingi », « *beaucoup de chicote* », avait sur les cornes quelques affaires de brutalités, que des bruits couraient à propos de son « harem » de femmes indigènes, etc... Vraiment, ce personnage n'était pas montrable.

Lothaire dit « *kambakamba* », c'est-à-dire « la corde – la corde » (celle du pendu, bien sûr) et maladroit dans l'affaire Stokes, connut aussi sa « traversée du désert » avant de reparaître à « L'Anversoise ». Quant à Rom, il y avait a « maison aux crânes fleuris », un décor bien gênant.

Une colonie « transculturelle et féodale » n'était certes pas ce que Léopold II avait voulu. Il la voulait au contraire moderne, commerciale et productive et il venait de trouver le « créneau » rentable pour ce faire : la production du caoutchouc. Cela requérait non plus des « croisés » ou es « templiers » mais des hommes d'affaires prêts à tout sacrifier au rendement et à la productivité.

*"En réalité, ils (= les directeurs, les chefs de zone, les gérants) demandent à l'indigène tout ce qu'il peut fournir sans mourir de faim, et ils lui font croire que les troupes de police sont là pour le punir s'il ne s'exécute pas. Quand il ne fournit pas la quantité de caoutchouc fixée, ils se considèrent comme volés, ils désirent non pas simplement le punir, mais aussi s'en venger et ils cèdent d'autant plus facilement à la tentation, que leurs actes resteront le plus souvent impunis, ignorent des autorités qui pourraient en provoquer la répression"*²¹.

De son côté, E. Bunge, administrateur à Anvers dans une lettre de 1895²² au directeur africain de « L'Anversoise », appelait un chat un chat. Un témoin a dit, devant la Commission d'Enquête :

« Il est indéniable que dans les régions productrices du caoutchouc, l'objectif unique des Sociétés est la récolte de ce produit. Un mot du directeur B., de la S.C.A, exprime ce fait d'une manière frappante : « Tout ce que je demande- disait-il dans une lettre qui figure au dossier Caudron- c'est qu'on fait (sic) du caoutchouc, le plus possible, et le plus vite possible ».

Voilà qui, à défaut d'autre mérite, avait au moins celui de la clarté ! Et voilà le seul

²¹ Affaires Etrangères. Bruxelles. AE. D(1365) Annexe d'une lettre de Grenade a la Commission d'Enquete. Nouvelle Anvers, 24/02/1904.

²² Commission d'Enquête PV (no 12, AE 349-I) du 18 octobre 1904 à Boma, Témoin Stanislas Lefranc, 46 ans, Substitut faisant fonction de Procureur d'Etat à Boma. Egalement cité, sans mention de source et avec correction du « fait » incongru », par Van Groenweghe, « *Du sang sur les lianes* », p. 1

credo des cadres « adaptés aux nouvelles circonstances ».

Le paradoxe, c'est qu'on se débarrassait des « héros fatigués » de la Campagne arabe en invoquant des affaires de brutalités dont certaines, comme dans le cas de Rom, ne reposaient sur rien, et que les anti-léopoldiens emboîtèrent le pas, mettant désormais Rom, sans plus ample vérification, au nombre des « monstres coloniaux ». En réalité, si l'on se débarrassait de la première génération des officiers de la Force Publique, c'était pour laisser le champ libre à la génération des rapaces, inféodés aux compagnies caoutchoutières (dont le principal et, en pratique, unique actionnaire, était Léopold II).

La fantasmagorique affaire de la « maison aux crânes fleuris » allait faire place au « caoutchouc rouge » et aux mains coupées. Le rideau se levait sur la véritable tragédie des « crimes du Congo ».

